universität innsbruck
Universitäts- und Landesbibliothek Tirol

Universitäts- und Landesbibliothek Tirol

# André Hofer et l'insurrection du Tirol en 1809

Clair, Charles

Paris [u.a.], 1880

Le Tyrol autrefois

urn:nbn:at:at-ubi:2-9053

# LE TYROL AUTREFOIS

---

## LA CONQUÊTE ROMAINE

ET

## LA PRÉDICATION CHRÉTIENNE

EN TYROL

---

Entre Reutte et Füssen, à la frontière du Tyrol et de la Bavière, au sommet d'une gorge escarpée dans laquelle se précipite en écumant la rivière du Lech, on montre dans le roc une empreinte singulière, depuis des siècles objet des plus merveilleux commentaires. Deux légendes

surtout se sont transmises d'âge en âge, contradictoires en apparence, mais qui, réunies, résument en un trait poétique les deux grands faits de la primitive histoire de ces contrées. Ici, disent quelques-uns, Jules César lança son cheval de l'une à l'autre rive, et le fougueux animal en bondissant imprima la trace de son pied dans le roc. Voilà pourquoi nous appelons ce lieu *Iusulte* (Iuliisaltus), le saut de Jules César. — Ce n'est pourtant pas le nom le plus en usage, répliquent tous les autres; interrogez les habitants du village voisin de Pinswang; ils vous diront : Vous êtes au *Mangtritt*. Car c'est ici que notre grand saint Mang (Magnus), le disciple bien-aimé de saint Gall, bâtit, il y a bien longtemps, la première église. Or, un jour que, poursuivi par un dragon, il n'avait d'autre moyen de fuir, il franchit d'un seul bond

l'abîme, laissant, vous le voyez, en souvenir du prodige, le vestige de son pied nu dans la pierre : depuis lors nous vénérons le *pas de Magnus*.

C'est ainsi que se raconte encore aux bords du Lech l'arrivée des conquérants et des apôtres en ces montagnes; les uns, hommes de la force brutale, broyant tout sous le pied d'un coursier frémissant ; les autres, hommes du zèle et de la charité, apparaissant sur ces hauteurs, la croix à la main, et méritant qu'après tant d'années révolues le peuple baise avec amour la trace ineffaçable de leurs pas : tant sont beaux sur les montagnes les pieds de ceux qui prêchent l'Évangile de paix!

Nous voudrions étudier l'histoire qui se cache ici sous le voile transparent de la légende, comparer l'action exercée sur des tribus de montagnards presque sauvages

par l'épée des Césars et la croix de Jésus-Christ, et remontant jusqu'au lointain passé de ce petit peuple, essayer de résoudre une question que bien d'autres se sont posée avant nous. — D'où vient, nous sommes-nous demandé plus d'une fois, d'où vient à ces gens simples et qu'on dit grossiers, ce fier courage, ce sentiment délicat de leurs droits et, chose plus rare ! cette fidélité chevaleresque au serment et au devoir, ce dévouement quand même à la cause juste, mais vaincue? L'influence inexorable des *milieux* suffit-elle à tout expliquer ici? Serait-ce au vieux sang des Celtes, tant célébré par un moderne historien de la France, que reviendrait tout l'honneur de ces pures vertus, ou bien seraient-elles un héritage de la Rome d'Auguste et de Tibère? — Non, les Romains de la décadence n'eurent rien de tel à

léguer à nos montagnards, et sans nier l'action réelle de la race et du climat, non, ce n'est point avant tout au sol ou au sang que ce peuple doit ce qu'il a de meilleur ; c'est à la foi prêchée, c'est à la croix plantée par d'humbles apôtres, c'est à l'Évangile, qu'un zèle désintéressé lui apporta et qu'une impiété astucieuse voudrait lui arracher aujourd'hui.

## I

Sous le nom de Rhétie, les anciens désignaient la contrée montagneuse arrosée par le Rhin, l'Inn et l'Adige, et que bornaient, à l'ouest, l'Helvétie, au sud, les Alpes Rhétiques, à l'est, le Norique, au nord, la Vindélicie. Elle renfermait donc, avec une partie du Vorarlberg, avec les cantons de Saint-Gall et des Grisons, tout le Tyrol actuel, sauf trois vallées, dont

l'une, le Lechthal, appartenait à la Vindélicie (Bavière du Sud), les deux autres, le Pusterthal et l'Unterinnthal, au Norique (partie de la Bavière et de l'Autriche).

Vers le IVe siècle de l'ère chrétienne, la Vindélicie reçut le nom de *Rhetia secunda*, capitale Augusta Vindelicorum (Augsbourg); la capitale de la *Rhetia prima* ou Rhétie proprement dite était, selon le sentiment le plus probable, la ville de Curia (Coire). Environ deux siècles plus tard, le nord de la Rhétie, soumis aux *Boii* (Bavarois), s'appelait *terra Noricorum*, *vallis Noricana;* puis pays de l'Inn, par opposition au pays de l'Adige; plus tard encore, région des montagnes (*regio in montanis*, *Land im Gebirge*), jusqu'à ce qu'enfin, vers le XIIIe siècle, la contrée tout entière eût emprunté un nouveau nom au vieux castellum de *Terioli* ou Tyrol.

Polybe (lib. III) nous offre une des plus antiques descriptions de la Rhétie : c'étaient « des pics de montagnes sans arbres ni verdure, hérissés en toutes saisons de glaces éternelles ; puis, aux deux flancs des Alpes, dans les profondes vallées, sous un ciel moins rigoureux, des arbres, de gais pâturages, des lieux plus dignes d'être habités par l'homme. » A l'ouest, le Rhin formant un grand lac et de vastes marécages, entourait le pays d'une infranchissable barrière, tandis que ses montagnes escarpées le fermaient du côté de l'Italie (1). En sûreté dans ces lieux d'un abord si

(1) Alpes inde oppositæ erant, quas inexpugnabiles visas haud equidem miror. (STRABON, IV. — TIT. LIV., V, 34.)

Sed latus Hesperiæ quo Rhetia jungitur oræ
Præruptis ferit astra jugis, panditque terendam
Vix æstate viam ; multi, ceu gorgone visa,
Obriguere gelu, multos hausere profundæ
Vasta mole nives, cumque ipsis sæpe juvencis
Naufraga candenti merguntur plaustra barathro.
(CLAUDIEN, *de Bell. Getic.*, vers. 340 et seq.)

difficile, de nombreuses et sauvages tribus en disputaient l'empire aux ours, aux sangliers, aux loups qui peuplaient les bois de pins, ou bien poursuivaient sur les hauteurs les grands troupeaux de cerfs, de chevreuils et de chamois. Ces peuplades n'avaient pas cependant pour les villes la même horreur que leurs voisins de Germanie; elles en possédaient même un grand nombre et de plus s'étaient bâti maintes forteresses imprenables sur des rochers inaccessibles (1). A quelle race appartenaient-elles? — Difficile question, vivement débattue entre les savants du pays et à laquelle nous donnerons la

(1) Ipsa oppida ut circumdata retibus lustra (Germani) declinant. (AMIAN. MARCELL., l. XVI, c. I.) — Rhæti et Vindelici omnes in multas civitates divisi. (PLINE L'ANCIEN, *Hist. nat.*, l. III, c. XX, *de Alpibus.*) — Uterque (Tiberius et Drusus)... multis urbium et castellorum oppugnationibus nec non directa quoque acie functi... (VELLEIUS PATERC., l. II, n. 95.)

réponse qui paraît la plus probable aux plus habiles.

Justin raconte (*Hist.*, l. XX, c. v, n. 9) qu'au temps de l'invasion gauloise en Italie (550 av. J.-C.), les Toscans chassés des rives du Pô vinrent peupler ces montagnes, sous la conduite d'un certain *Rhétus* qui donna son nom à sa patrie nouvelle. Pline l'Ancien (*Hist. nat.*, l. III; c. XX) ne voit là qu'une tradition plus ou moins fondée; Tite-Live, si parfaitement au courant de ce qui touche à l'empire étrusque, se contente d'affirmer (l. V, c. XXXIII) que Rhétiens et Toscans sont de même race, mais ne dit mot de la conquête de Rhétus (1). Et avec raison; il est en effet certain que les Alpes étaient depuis longtemps habitées. Dès lors, com-

(1) Alpinis quoque ea (Etrusca) haud dubie origo est, maxime Rhætis.

ment quelques fugitifs, habitants des plaines, faibles et mous comme étaient les Toscans, auraient-ils ravi à des montagnards inhospitaliers et farouches leurs inabordables repaires? Si ces derniers, ce qui paraît peu vraisemblable, les eussent accueillis par compassion, auraient-ils consenti à s'appeler désormais du nom d'un exilé et d'un vaincu? Et puis, pour occuper la partie sud-est des Alpes, les Toscans auraient dû d'abord vaincre le peuple belliqueux et puissant des *Euganei*, habitant les flancs de ces montagnes du côté de l'Italie. Le récit de Justin ne semble donc être qu'une de ces légendes populaires trop facilement accueillies par les écrivains de l'antiquité, semblable à celle qui donne aux Tyrrhéniens ou Étrusques un chef qu'Hérodote appelle Tyrrhénus, fils d'Atys, et que Denis d'Halicar-

nasse veut être un certain *Rasena* (*Ant. rom.*, l. I, 30). Ce dernier auteur eût mieux dit, s'il eût fait de ce nom d'homme un nom de peuple.

D'après l'opinion la plus généralement admise aujourd'hui, ce furent au contraire les habitants des Alpes qui envahirent l'Italie, les *Raseni*, ou Rhétiens primitifs, qui peu à peu échangèrent leur rude climat et leurs montagnes contre un ciel plus doux et un sol plus fertile, bâtirent des villes telles que Vérone, Feltre, Bellune, et imposèrent à la péninsule les divers noms de leur première patrie. Ils l'appelèrent *Aretia*, dénomination qui, depuis les temps les plus lointains, comme le prouvent des monnaies étrusques, a survécu jusqu'à nos jours, portée par des localités et des villes, *Regium* (Reggio), *Arretium* (Arrezzo), etc. Et notons avec Denis d'Hali-

carnasse (l. II, c. XIII) que les premiers habitants du pays de Reggio, étaient aborigènes, « ainsi appelés de ce qu'ils étaient venus des montagnes. »

Enfin, l'antique Italie n'est-elle pas souvent dite *Œnotria*, *Umbria?* Or les *Œnotrii*, comme leur nom même l'indique, non moins que les anciennes histoires, avant de descendre en Italie, occupaient la contrée située à la source de l'Œnus (l'Inn). Quant aux Ombriens, Hérodote nous apprend qu'ils vinrent des bords de l'Inn et du pied des Pyrénées, c'est-à-dire du mont Brenner; ils devaient eur première origine aux vieux Gaulois, *Umbri, prima veterum Gallorum proles*, lesquels Gaulois ne sont autres que les *Celtes*, race à laquelle les Rasènes appartenaient. Les Rhétiens ne descendent donc pas des Toscans, mais ceux-ci des

Rhétiens ou Rasènes, dont le nom se transforma chez les Grecs en ceux de Trasènes, Tyrsènes, Tyrrhènes, chez les Latins en ceux de Trusci, Etrusci, T(r)usci, dont nous avons fait Étrusques et Toscans. — Et parce que les Celtes eurent en Asie leur antique berceau, Sénèque n'avait donc pas tort d'écrire : *Tuscos Asiæ debemus*, bien qu'il n'indiquât point par quel chemin ils étaient venus, en quelles contrées ils avaient campé d'abord, avant d'occuper les bords du Pô, les flancs des Apennins, les côtes de la Méditerranée et de l'Adriatique, et de fonder, unis aux Lydiens et aux Pélages, le florissant empire étrusque (1).

Ceux des Rasènes qui ne les suivirent

(1) Tridentini, Fertini et Berunenses, *Rhætica* oppida; *Rhætorum* et Euganæorum Verona. (PLINE L'ANC., *Hist. nat.*, l. III, c. XIX.) Aborigenes vocati, quod in montibus

point en Italie furent circonscrits dans leurs montagnes, vers lesquelles les *Euganei* avaient été refoulés eux-mêmes par les

habitarent... Erant autem in Reatino agro. (DENIS D'HALICARN., l. II., c. 13). — *Aretia* id est terra (BEROS. *Antiq.* l. III.)

> Est locus, Hesperiam Graii cognomine dicunt,
> Terra antiqua, potens armis, atque ubere glebæ :
> *Œnotrii* coluere viri...
> Hinc Italæ gentes omnisque *Œnotria tellus*. (VIRGILE.)

Encore ici, d'après la légende, ce peuple doit son nom à son chef, Œnotrus, fils de Lycaon.

Le Brenner est appelé *Pyrenæus* par les anciens : *Pyrenæus Germanorum* transitum non inhibuit... (SENEC. *Consol. ad Helv. matrem.*)

> ..... Nunc desuper Alpis,
> Nubiferæ colles atque aeriam *Pyrenem*
> Abripimur... (LUCAIN, I, 688.)

Othon de Frisingue dit encore au XIIe siècle : « Apud Bojoariæ civitatem Brixinorum (Brixen), in ipso *Pyrenæo* haut procul a valle Tridentina sitam... » (P. II, c. I,) — Enfin, Leibnitz s'exprime ainsi : « *Bre*, mons, Bryan collis... Celtis *Brenner;* ita Alpium Tyrolensium summitates montium : idem ergo nomen commune Alpibus et Pyrenæis. » (Cité par Ant. Rochmann, *Veldidena...*, 1744, p. 99.) D'après le comte Benedikt v. Giovanelli, les Rasènes donnèrent aussi aux montagnes d'Italie un nom celtique, celui d'Apennin : *Penn*, hauteur, d'où Pinna, Pinnaculum et le Dieu

Vénètes, peuple de Paphlagonie (Anatolie), selon les uns, ou de race celtique, selon Strabon (liv. V), qui les fait

Penninus, adoré dans les Alpes Pennines. (TIT. LIV. XXI).

ipsorum lingua Celtæ, nostra Galli appellantur (CÉSAR, *Bell. Gal.*, l. I.)

Nous résumons uniquement ici l'opinion longuement discutée par plusieurs écrivains compétents, sans prétendre en aucune façon trancher la question difficile de l'origine des Étrusques. Bonarotti les fait venir de l'Égypte, Maffei, de Phénicie; Hérodote, et les anciens après lui, de Lydie; Bardetti, du Nord; Fréret, Niebuhr (*Rœmer Geschichte*, I), Giovanelli et grand nombre d'auteurs modernes, du pays des *Rasènes;* Lanzi, pour tout accommoder, veut que ces Rasènes, mêlés aux Lydiens et aux Pélages, aient formé le peuple étrusque (cf. *Usi e costumi di tutti i populo dell' universo*... Milano, 1857, t. II, p. 30 seq.), où ces opinions se trouvent résumées. En somme, dit fort bien Lanzi (*Saggio di lingua etrusca*, t. II, p. 10), « l'Italie est devenue pour les savants un pays de conquête, comme elle l'était naguère pour les guerriers; chacun veut s'en emparer au profite de quelque nation, et trouve parmi nous des partisans... Selon ce que nous persuadent les livres, nous nous croyons grecs, celtes, teutons ou ibères. » Il nous suffit d'avoir indiqué l'origine la plus vraisemblable des premiers habitants de la Rhétie, auxquels Gaulois, Cimbres, Romains, Allemands, Boïens, etc., se mêlent plus tard.

venir de l'Armorique, du pays des Vénètes, Vannes.

Il ne paraît pas que les montagnards de la Rhétie se soient de nouveau jetés sur la péninsule pour y troubler la paix et la félicité de leurs frères. Mais tandis que ceux-ci s'amollissaient au sein de l'abondance et du luxe, les Rhétiens dont l'énergie native se retrempait sans cesse dans la privation et la lutte, franchissaient au nord les sources de l'Ister (Danube), de l'Adige et du Rhin et s'avançaient même à l'ouest, jusqu'au Rhône. Sur tous ces points, ils se trouvèrent en face de tribus celtiques, germaniques ou vendiques, ces dernières venues des bords de la Vistule, peuplades nomades, indomptées et farouches. Dès lors, la barbarie et la guerre détruisirent le peu de civilisation qui du côté de l'Italie avait pu pénétrer jusqu'en ces montagnes.

Robustes et vaillants, adroits et rusés, aussi avides de pillage et de butin que passionnés pour leur indépendance, volontiers les Rhétiens auraient dit, comme les Gaulois leurs voisins, que « le droit se porte à la pointe des lances et que tout appartient aux plus forts. » (TITE-LIVE, *Hist.*, l. V.)

Le seul lien qui les rattachât encore aux Étrusques était la communauté de langue et de religion. La langue, en effet, était la même, mais avait dans leur bouche quelque chose d'incorrect et d'agreste (1). Le

(1) « Ipsa loca (Rhætos) efferarunt, ne quid ex antiquo præter sonum linguæ, nec non incorruptum retinerent. » (TITE-LIVE, XIII, v.) Dans le nord-Tyrol, dans les vallées d'Enneberg et de Grœden, comme dans l'Engadine et le pays des Grisons, se parlent des patois qui, malgré des différences accidentelles et des emprunts aux langues voisines, ont évidemment une origine commune. Ces patois sont les dialectes d'un seul et même idiome, connu dans ces pays sous le nom *ladin* (latin), et qu'il ne faudrait pas confondre avec la langue romane, en honneur dans le midi de la France aux XIIe et XIIIe siècles et encore en usage chez

culte le plus antique, le plus répandu et le plus profondément enraciné chez les Rhétiens, était celui de Saturne. Nous aurons plus tard occasion d'en fournir la preuve en racontant l'histoire de plusieurs apôtres de ces contrées, en particulier celle de saint Vigile de Trente et des martyrs de Nonsberg. Qu'il suffise de remarquer ici que, d'après Platon (l. Ier des *Lois*), Saturne, à la tête d'un peuple de montagnards, descendit dans la plaine et apprit à ses sujets à cultiver la terre: ce fut l'âge d'or et le pays fécondé par ses soins garda son nom :

Magna parens frugum, Saturnia tellus.

De plus, Justin fait régner Saturne sur

les paysans welches. Cet idiome *ladin* serait, en substance, la langue des antiques Rhétiens dont parle Tite-Live, *sœur aînée* de la langue étrusque. (*Beiträge zur Geschichte von Tirol...*, t. VI, p. 1-89, t. VIII, p. 1-93.)

ces aborigènes que nous avons vus venir des sommets des Alpes, *a cacuminibus montium dicti*, selon Valérius Flaccus, ou, ce qui revient au même, ces premiers habitants de l'Italie, les *indigètes* gouvernés par Saturne, étaient nés de son épouse *Rhea* (la terre), nom qui n'est pas sans affinité avec ceux de *Rhetia*, d'*Aretia*, dont la signification est la même. Quoi qu'il en soit, celui qui le premier « composa une nation d'une race indocile et dispersée dans les montagnes, »

> Is genus indocile ac dispersum montibus altis
> Composuit legesque dedit.....
>
> (VIRGILE.)

fut pour les Rhétiens et les Toscans le plus grand des dieux, le dieu du temps et de l'agriculture, dont le culte a laissé dans les vallées du Tyrol certains ves-

tiges qui n'ont point encore entièrement disparu (1).

Au moment où le brillant empire étrusque s'écroulait au choc des cent mille Gaulois de Bellovèse, les Rhétiens qui s'étendaient au nord jusqu'à la forêt Hercynienne (2), trouvèrent l'occasion bonne pour disputer aux envahisseurs une terre naguère peuplée par leurs frères. Depuis lors, soit désir de les venger, soit haine pour leurs nouveaux voisins, ou, comme le veut Polybe, prudence et bonne politique de la part de ces montagnards, à qui l'on n'eût point fait croire qu'on est d'autant plus en sûreté qu'on a de plus formidables ennemis à sa frontière, ils com-

(1) Cf. *Beitraege zur Geschichte... von Tirol.* 1827, t. IV, p. 13 : *Uber den Saturnus-Dienst in den Tridentinischen Alpen,* von Benedikt Graf von Giovanelli.

(2) .....sublimis in Arcton
Prominet Hercyniæ confinis Rhætia sylvæ.
(CLAUDIEN.)

mencèrent leurs incursions et leurs pillages en Insubrie (1). Leur férocité était extrême et les enfants encore dans le sein maternel n'échappaient point à leur cruauté. Toutefois, quand le consul Céthégus (197 av. J.-C.) eut achevé la soumission des Gaulois d'Italie par la défaite des Cénomans et la prise de leur capitale (Brescia), la fureur des Rhétiens du Sud parut se calmer, et, satisfaits de la ruine de leurs ennemis, ils tendirent même la main aux vainqueurs. Ceux du Nord, au contraire, plus fidèles aux vieilles mœurs, resserrèrent leur alliance avec les tribus limitrophes et surtout avec leurs voisins de Vindélicie.

Rome, dont l'amitié toujours fort égoïste ne protégeait que pour asservir, ne résista

(1) Qui Alpes incolebant, animadvertentes vires Gallorum augeri, adversus eos movebant. (POLYB., l. XI.)

pas longtemps au désir de pénétrer plus avant dans les Alpes. Le pays des *Tridentini* fut le premier occupé par les légions ; mais tout à coup, du côté de la Rhétie, un effroyable orage vint fondre sur la République. Les Cimbres, alliés aux Teutons et aux Helvètes, se précipitaient vers l'Italie, et, comme l'avalanche qui grossit en roulant, leur immense armée se multipliait sur la route (101 av. J.-C.). Franchissant les Alpes Tritendines, le proconsul Catulus s'était bien avancé jusqu'aux Alpes Noriques pour barrer le passage aux Barbares. Mais il s'y trouva en pays ennemi ; dans leur haine pour Rome, les Rhétiens du Nord prêtaient main-forte aux envahisseurs, les suivant ou leur frayant le passage vers l'Italie. On vit, en plein hiver, les Cimbres s'aventurer au milieu des neiges, se laisser glisser sur leurs bou-

cliers du haut des Alpes, et n'ayant pour passer l'Adige ni ponts ni bateaux, déraciner, à la manière des géants, forêts et collines pour combler le lit du fleuve (1). L'armée romaine, qui s'était repliée vers Trente et avait pris position entre la ville et la forteresse Verucca, vieux château rhétique bâti sur une colline isolée, déploya durant deux mois toutes les ressources de la tactique et du courage; mais enfin, battue en divers combats, elle se vit forcée, après une dernière bataille livrée entre Endide (Neumarkt) et Trente, de jurer une honteuse capitulation en face de l'idole des Barbares, monstre d'airain à tête de bœuf. Les ruines d'un antique château voisin devrait, dit-on, à ce traité son nom de Kastellfœder (*Castellum*

(1) Cimbri Athesim... non ponte, nec navibus, sed... ingesta sylva transsiluere. (Florus, l. III, III.)

*fœderis*). Les hordes affamées se répandirent alors sur les frontières de la Rhétie, jusqu'aux champs Véronais, pillant, dévastant, dévorant. Elles y trouvèrent leur Capoue, et Rome fut sauvée. Tandis que les Cimbres, sous un ciel si doux, s'oubliaient plusieurs mois à savourer le pain de froment, la chair cuite et le vin rhétique, Marius, qui venait d'anéantir à *Aquæ Sextiæ* les Teutons restés en Gaule, avait eu le temps d'accourir avec ses trente mille braves et faisait sa jonction avec Catulus.

Les Barbares se croyaient si sûrs de vaincre, qu'ils mandèrent au Romain d'avoir à choisir lui-même l'heure et le lieu du combat. Marius, tirant profit de cette fanfaronnade téméraire, prit si bien ses mesures que les Cimbres, énervés par leurs excès, accablés par la chaleur, ayant

en face le soleil, la poussière et le vent, perdirent cœur et furent vaincus. De ces trois cent mille Barbares, cent quarante mille furent tués avec leur roi et soixante mille faits prisonniers. Quand les femmes virent leurs maris tomber, et, malgré les chaînes de fer dont ils s'étaient liés, leurs rangs se rompre et s'éclaircir, s'emparant des armes des morts, elles se défendirent avec furie, retranchées avec leurs énormes chiens derrière les chariots qui formaient le camp mobile des Barbares ; puis, tout espoir étant perdu, elles se tuèrent après avoir égorgé leurs enfants, ou se précipitèrent avec eux dans l'Adige. Ce qui échappa au désastre des Champs Raudiens trouva un refuge dans les montagnes de la Rhétie, au-dessus de Vicence et de Vérone, et jusque dans les vallées tridentines. C'est, paraît-il, à ces nou-

veaux venus qu'une partie de l'Avisiothal doit son nom de vallée de Zimbers ou de Cimbra.

Le mélange des terribles hommes du Nord avec les Rhétiens n'était pas fait pour adoucir les mœurs de ces derniers. Ce qui est certain, c'est que malgré l'alliance de Rome avec quelque-unes de leurs tribus, surtout avec les Tridentini, les incursions en Italie les plus impudentes recommencèrent (STRABON, IV). Plusieurs fois les Romains envoyèrent armées et généraux contre les montagnards ; mais ceux-ci, d'une agilité extrême, disparaissaient devant l'ennemi et se riaient de ses vains efforts au sommet de leurs citadelles.

Cependant, la conquête de ce petit pays était pour Rome indispensable. Les Alpes, en effet, étaient le boulevard de l'Italie

contre les invasions du Nord, un mur élevé par la nature, non sans quelque dessein de la Providence (1). César avait formé le projet de s'en emparer, afin d'assurer le succès de la grande expédition qu'il méditait en Germanie ; le poignard de Brutus l'ayant empêché d'exécuter ce plan, Auguste eut à cœur de poursuivre une entreprise aussi utile que glorieuse. Déjà l'an de Rome 717, sous le triumvirat d'Octave, de Lépidus et d'Antoine, Munatius Plancus s'était avancé dans les Alpes Rhétiques; on ne sait jusqu'où il poussa. Toujours est-il qu'il reçut les honneurs du triomphe et bâtit à Trente, en souvenir de sa victoire, un temple à Saturne, dieu des Rhétiens. Environ quinze ans plus tard,

(1) Alpibus munierat (Italiam) natura, non sine aliquo numine. (Cicer., *Orat. de drov. Cons.*) — Animos dabant Alpes atque nives, quo bellum non posset ascendere. (Florus, l. IV, c. xii.)

Auguste envoyait Marcus Apuléius fortifier Verucca et transformait Trente en une colonie de vétérans. L'an 737 de Rome, Publius Silius pénétrait chez les *Venonetes* et les *Camuni ;* enfin l'année suivante, un héros de vingt-quatre ans, Drusus, remportait sur les Rhétiens, accourus à sa rencontre, une sanglante victoire aux bords de l'Eisack, sans parvenir toutefois à soumettre le pays. Les vaincus, loin de perdre courage, comptaient sur les rochers et les neiges de leurs montagnes et inspiraient à Rome plus de crainte qu'ils n'en éprouvaient, au point que le poète pouvait dire à Auguste lui-même :

> *Rhætica* nunc præbent Thraciaque arma metum!
> (Ovide, *Trist.*, 2.)

Il fallait frapper un coup décisif. Drusus passa de nouveau les Alpes Tridentines

et livra une dernière bataille dans une vaste plaine entre l'Adige, le Talver et l'Eisack. Les Rhétiens furent écrasés, mais ils ne succombèrent qu'après avoir lutté longtemps avec la rage du désespoir et rougi de leur sang les fleuves et le sol de leur pays. Là, comme naguère dans les Champs Raudiens, les femmes firent preuve d'une intrépidité plus que virile, et, quand les traits leur manquèrent, on les vit écraser leurs enfants contre les rochers et les lancer à la tête des vainqueurs, afin que ceux qui ne pouvaient combattre pour la liberté périssent du moins avec elle (1). Jetant sur l'Adige un pont qui garde son nom (*Pons Drusi*, *Bozen*), Drusus alla soumettre chacune de

(1) Quæ fuerit callidarum gentium feritas, facile vel mulieres ostendere, quæ, deficientibus telis, infantes ipsos, adflictos humo in ora militum adversa miserunt. (FLORUS, *ibid.*)

ces peuplades et jusqu'aux légers montagnards du Brenner, dont il ruina les forteresses. En même temps, de l'Illyrie et des Gaules, accouraient ses lieutenants qui occupaient chacun diverses vallées; enfin, Tibérius, vainqueur des Vindéliciens au bord du lac de Constance, portait en se réunissant à son frère le dernier coup à la Rhétie. Désormais Rome était maîtresse du « sanctuaire des Alpes. »

Auguste eut une joie indicible de cette conquête, achevée le même mois où quinze ans plus tôt la victoire d'Actium avait décidé du sort du monde (SUÉTONE, *in Aug.*, c. XXXI). Non seulement Drusus reçut les honneurs du triomphe, mais Horace, qui, s'il n'aimait pas la guerre, savait la chanter, reçut l'ordre de transmettre à la postérité ce grand souvenir. Le poète ne se montra point servile, et

s'il loua les vainqueurs, il fit la part au moins aussi belle aux vaincus. *Milite nam tuo*, disait-il à César,

Drusus Genaunos, implacidum genus,
Brennosque veloces, et arces
Alpibus impositas tremendis,
Dejecit acer plus vice simplici.
Major Neronum mox grave prælium
Commisit, immanesque Rhætos
Auspiciis pepulit secundis.
Spectandus in certamine Martio
*Devota morti pectora liberæ*
Quantis fatigaret ruinis... (1).

En mémoire des victoires remportées en Rhétie et dans les autres contrées alpestres, un monument fut élevé au divin Auguste par le sénat et le peuple romain et le *Trophæum Alpium* transmit à la postérité les noms de ces fières peuplades

(1) L. IV, ode XIV. — Horace rend la même justice aux vaincus dans l'ode magnifique : *Qualem ministrum fulminis...*, l. IV, ode IV : « Drusi laus ob devictos ab eo Rhætos. » — « Sextilem mensem *Augustus* e suo cognomine nuncupavit, quia hoc sibi et primus consulatus et insignes victoriæ obtigissent. » (SUET., c. XXXI.)

qui avaient attendu pour se soumettre à Rome que le monde lui obéît (1).

Après vingt siècles, les petits-fils de ces

(1) Cf Pline l'Ancien, l. III, c. xx. Le *Trophée des Alpes* portait l'inscription suivante :

IMP. CAES. DIVI F. AVGVSTO.
PONT. MAX. IMP. XIIII. TRIB. POT. XVII,
S. P. Q. R.
QVOD. EIVS. DVCTV. AVSPICIISQ.
GENTES ALPINAE. OMNES.
QVAE. A. MARI. SVPERO. AD. INFERVM. PERTINEBANT.
SVB. IMPERIVM. P. R. REDACTAE. SVNT.
TRIVMPILINI. CAMUNI. VENOSTES. VENONETES.
ISARCI. BREVNI. GENAVNES. FOCVNATES.
VINDELICORVM. GENTES. QVATVOR.
ETC.

Les *Triumpilini* et les *Camuni* habitaient les montagnes qui dominent Brescia (aujourd'hui Val Trompia, Val Camonica) ; Como eut les Camuni pour fondateurs ; — les *Venostes* peuplaient en partie la vallée de l'Adige (Vinschgau : *Gau* était au moyen âge un district) ; — les *Venonetes* ou Énonetes, la vallée supérieure de l'Œnus (Oberinnthal) jusqu'aux sources du Rhin : les Éniatini du moyen âge, aujourd'hui l'Ingadine ; — les *Isarci*, la vallée de l'Eisack jusqu'au Brenner ; — les *Breuni* (Breones, Brenni), la partie nord du mont Brenner ; — les *Genauni*, plus probablement le Valgenaun actuel ; confondus souvent, mais à tort, avec les Nauni, Anauni du Val di Non ou Nonsberg. — Les *Euganei* habitaient la vallée du Valsugan, *Vallis Ausuganea* des Romains, à qui la Mansio Ausugum avait donné son nom.

terribles montagnards, *implacidum genus!* gardent encore un souvenir confus de ces luttes héroïques et se le transmettent enveloppé, comme toujours, de récits légendaires Telle est l'histoire du *traître de Fassa*. A l'approche des Romains, racontent-ils, tous les défilés étaient si bien gardés et défendus que jamais l'ennemi n'eût soumis le pays s'il ne se fût trouvé un traître qui vendit, hélas! ses frères pour un peu d'or. Il indiqua aux envahisseurs un chemin détourné, les ancêtres des Tyroliens furent surpris et vaincus! Mais au moment où l'infâme allait recevoir le prix du sang, un coup de foudre l'étendit mort..... Depuis ce temps on voit la nuit un esprit entouré de flammes voltiger au-dessus du défilé de Fassa : c'est l'âme damnée du traître (1).

(1) Dr Zingele, *Sagen von Tirol*, p. 148.

Devenue province de l'empire, la Rhétie perdit peu à peu son aspect sauvage. On sait qu'un des premiers soins des Romains fut toujours de rallier à la capitale les pays conquis au moyen de larges routes militaires. Malgré l'extrême difficulté des lieux, il en fut ainsi dans les Alpes, bientôt sillonnées de voies romaines, dont la principale, tracée par Auguste et réparée par Claude, le fils de Drusus (1), conduisit de Vérone à la nouvelle colonie romaine d'Augusta Vindelicorum (Augsbourg). C'est par cette voie Claudia Augusta qu'ont passé tour à tour et les légions partant de Rome et d'Italie pour exterminer les Barbares, et les Barbares se ruant sur l'Italie et faisant trembler Rome, et les

(1) Deux colonnes, retrouvées l'une à Maretsch en 1532, l'autre à Cesio Maggiore en 1786, résument l'histoire de ces routes romaines.

apôtres de Jésus-Christ attirant les Barbares convertis vers la Rome nouvelle, comme un troupeau docile vers l'unique bercail. De plus, des villes furent fondées, fortifiées ou agrandies, telles que Veldidena (Wilten, aujourd'hui abbaye aux portes d'Inspruck), Aguntum (Innichen), Leontium (Lienz), Maia (Mais), etc. Le sol mieux cultivé devint, dans la partie méridionale, d'une fécondité proverbiale, et le vin de Rhétie apprécié des gourmets de Rome, célébré par Strabon, Virgile et Martial, eut l'honneur d'obtenir les préférences du divin Auguste (1).

Si la civilisation eût consisté tout entière dans le progrès matériel, la nouvelle province eût été presque civilisée. Mais le Barbare est comme la bête féroce :

(1) Suétone, *in Aug.*, 67 : « Maxime delectatus est vino Rhætico. » — « Vinum Rhæticum inter Italica egregie com-

pour l'apprivoiser il ne suffit pas de le museler, de le bien garder, de dorer même les barreaux de sa cage; il faut lui arracher ses instincts mauvais. C'est à quoi les Césars ne pensaient guère. Ces fortes natures s'énervaient donc, sans s'améliorer. La nation rhétique était encore, après des flots de sang répandus au moment de la conquête, extrêmement nombreuse, toujours prête à la lutte et ne portant le joug que de fort mauvaise grâce. Tout ce que sa jeunesse comptait de plus vigoureux et

mendata non sane inferius in montanis illorum radicibus nascitur. (STRABON.)

> ... Et quo te carmine dicam,
> Rhætica (vitis)?
>
> (VIRGILE, *Georg*, II.)

> Potasti testa Rhætica vina mea.
>
> (MARTIAL, liv. XIV, ep. 100.

Notons cependant que ce vin rhétique se récoltait surtout sur les collines véronaises, « in Veronensi item Rhætica, » dit Caton.

de plus remuant fut enlevé à ses montagnes et relégué en Italie. On ne laissa que juste assez de bras pour cultiver la terre, sans prévoir assez que désarmer les Alpes c'était ouvrir aux invasions barbares une route facile vers l'Italie (1). Enrôlés sous les aigles romaines, les jeunes Rhétiens soutinrent, au témoignage de Tacite, leur réputation de bravoure (2); mais, en se battant pour le compte des ambitieux qui s'arrachaient l'empire, ils oublièrent peu à peu la patrie. Ou plutôt, avaient-ils encore une patrie? Leur pays appartenait à d'autres, eux-mêmes ne s'appartenaient plus, livrés qu'ils étaient aux caprices de maîtres dont la plupart furent des extravagants ou des monstres. Le peu de natu-

(1) Suétone, *in Aug.*, c. XXI; *in Tiber.*, c. IX. — Vell. Paterc., l. II.

(2) Cf. *Hist.*, I, 69 : « Ipsorum Rhætorum juventus, sueta armis et more militiæ exercita. »

relle pudeur que la barbarie n'avait pu étouffer, périt au souffle contagieux de la corruption romaine, et aux superstitions du passé les infâmes dieux de Rome vinrent mêler des turpitudes que la mythologie celtique et germanique ne connaissait pas. Passant ainsi brusquement de la vie sauvage à la servitude, les Rhétiens arrivèrent à la décadence, sans avoir été initiés à la véritable civilisation, et, se façonnant aux mœurs nouvelles, ils se trouvèrent en définitive n'avoir que des vices de plus et quelques vertus de moins.

Le temple de Saturne bâti par Munatius Plancus, à Cadium, près Trente, et la forteresse de Verucca, relevée par Auguste pour dominer cette ville, ces deux premiers monuments de la conquête symbolisent assez bien l'action morale de Rome païenne

sur ce peuple vaincu; elle ne lui apporta ni la vérité dont avait besoin son intelligence, ni l'amour qui seul pouvait changer son cœur : l'erreur grossière, la force brutale, tels étaient les uniques apôtres des Césars.

## II

Rome était à peine maîtresse de la Rhétie que déjà de nouveaux conquérants se disposaient à l'envahir. Cette malheureuse province fut en effet, durant des siècles, le grand chemin des Barbares qui se précipitaient vers l'Italie. Après la célèbre révolte des légions de Germanie, Germanicus envoyait les vétérans en Rhétie pour s'opposer à l'invasion imminente des Suèves (1). Bientôt accourent les Alemans,

(1) Tacite, *Ann.*, l. XLIV.

qui, durant un séjour de plusieurs années, y accumulent les ruines. En vain Claude II (268) remporte sur eux une grande victoire au bord du lac de Garde; sous Aurélien, Maximien, Constance Chlore, Constantin et Constance, ils renouvellent leurs ravages, ne laissant « à la place de villes florissantes que de misérables restes parés d'un vain nom. » Après eux, voici venir les Juthunges qui enlèvent ou détruisent toutes les récoltes. Pour chasser ces ravageurs, Valentinien ne trouva d'autre expédient que de leur opposer les hordes non moins avides des Alains et des Huns. Attila fut aussi le fléau du « pays des montagnes. » Il ruina certainement Augsbourg; mais, en outre, la tradition veut qu'il ait anéanti la ville de Sabiona (Sœben) et détruit la colonie romaine de Veldidena. Les *Brenni*, en combat-

tant contre lui à Châlons, vengèrent leur pays (1).

Théodoric, en réunissant les deux Rhéties au royaume d'Italie qu'il venait de fonder sur les ruines de celui d'Odoacre (494), permit à ces malheureuses contrées de respirer un instant. Il fit rebâtir et fortifier la ville de Trente, ruinée par les Barbares; releva à son tour le château de Verucca; offrit un asile en Rhétie, dans les montagnes de l'Ouest, à une partie des Alemans vaincus par Clovis, et réprima la licence des gens de guerre. Mais après sa mort les invasions et les guerres recom-

(1) Quant à la vengeance du ciel, ce fut, dit-on, au bord du Lech, aux frontières de la Rhétie, qu'elle lui fut annoncée. Là, le roi des Huns, repassant d'Italie en Pannonie, se disposait à franchir la rivière, quand soudain une femme apparut, qui, l'air égaré, lui cria par trois fois, d'une voix terrible : « Arrière, Attila ! arrière !... » Il poursuivit sa route, et, peu de temps après, il était trouvé mort dans son lit.

mencent. En 535, sous Théodebert Ier d'Austrasie, les Francs occupaient la ville de Sœben, et quinze ans plus tard ils étaient maîtres de toute la Rhétie et du Norique. Si nous en croyons l'historien grec Agathias, c'est encore ce qui pouvait arriver de moins malheureux à ces deux pays. « Car les Francs, dit-il (*Hist.*, l. I, ap. Muratori, I, p. 381), ne sont point féroces comme la plupart des Barbares...; ils me paraissent d'une modération, d'une humanité singulière et ne diffèrent de nous que par le vêtement et le langage, vraiment dignes d'admiration pour tout ce qu'ils ont de bon, surtout pour la justice et la concorde qui règnent parmi eux... Quel respect du droit, quel amour de la patrie! quelle bonté chez ceux qui commandent, quelle déférence chez ceux qui doivent obéir! C'est par de telles mœurs

qu'ils se maintiennent puissants, ayant des lois toujours les mêmes et, loin d'éprouver quelques revers, ils ajoutent sans cesse à leurs conquêtes. La justice et l'honneur, bases de leurs institutions, rendent leur État heureux, durable, et le mettent à l'abri de tout ennemi. De cette façon parfaite vivent les Francs, maîtres chez eux et chez leurs voisins; le père léguant toujours au fils la couronne... » Ah! c'est que sous la main du vrai Dieu s'est courbé le front des fiers Sicambres; c'est qu'ils sont devenus « chrétiens, que leur foi est pure, qu'ils ont dans leurs villes des prêtres et qu'ils sanctifient les fêtes de Dieu ! » Quant aux Alemans, au contraire, « qui adorent encore arbres, fleurs, collines et vallées, offrent de sanglants sacrifices et font de leur autel un étal de boucher, » ils sont cruels et implacables et vivent sous les lois

de l'étranger. Ainsi parle ce vieil auteur; et, de fait, le code si chrétien imposé par nos rois aux Alemans et aux Boïens, confirme admirablement ce que l'historien grec raconte de nos pères. Si le tableau qui trace de leurs vertus est flatté, y contredise qui voudra! Il nous suffit de remarquer que dès l'origine c'est à la foi catholique que la France dut sa félicité et sa grandeur et que toujours elle fut d'autant plus grande, d'autant plus heureuse, qu'elle fut plus profondément chrétienne.

L'influence exercée par la France en Rhétie ne tarda pas toutefois à être combattue par celle de nouveaux conquérants. En 552, la Rhetia I^a passe sous le sceptre de Justinien; mais bientôt Alboin et les Lombards s'emparent des vallées méridionales. Après l'assassinat de Cleph (575), égorgé comme l'avait été Alboin deux ans plus

tôt, l'un des trente-deux ducs qui se disputent le pouvoir, Eovin, fonde le duché de Trente. Pour mettre le comble au désordre et aux calamités qui désolent le pays, les Francs, en guerre avec les Lombards, choisissent la Rhétie pour champ de bataille. Le château fort d'Anagnis (Nan dans la vallée de Nonsberg), qui s'est rendu aux Francs, est ensuite repris et saccagé par le duc lombard Ragilo, massacré bientôt après lui-même avec le plus grand nombre des siens, dans la vallée de Rotalia (Rochettathal) par l'armée du Franc Chramnidis. Ce dernier, après avoir mis Trente au pillage, est à son tour attaqué, défait et tué par Eovin, à Salurnum (rive gauche de l'Adige, au-dessus de Bozen).

A ces guerres continuelles se joignent d'autres fléaux. Vers 590, un déluge « tel qu'on n'en avait vu depuis le temps de

Noé » (PAUL DIACRE, liv. III, ch. XXIII), couvre l'Italie et cause dans toutes les régions voisines la famine et la peste. Les Francs n'en continuent pas moins leurs courses en Rhétie. L'un de leurs chefs, Cédinus, envahit de nouveau le Trentin et y détruit quatorze villes ou châteaux forts, entre autres celui qui commandait la vallée de Cimbra. Tous les habitants sont emmenés captifs (1).

Cependant, au milieu de ces ravages et de ces ruines, apparaissent en Rhétie des anges de paix, consolant les malheureux, rachetant les captifs, modérant les vainqueurs : Voici, par exemple, dans cette dernière guerre, un homme pauvre dont l'ingénieuse charité trouve six cents sous

(1) Sur les Lombards et les Francs en Rhétie, Cf. Paul Diacre, l. II, ch. XXXII; l. III, ch. IX, 23, 32. — Greg. Turon., l. X, ch. I, 3, seq.

d'or pour payer la rançon des six cents défenseurs de Verucca, forcés de se rendre aux Francs ; le voici qui passe les Alpes et obtient de la reine Brunehault la délivrance d'un grand nombre de prisonniers, tandis qu'un autre, prisonnier lui-même, meurt victime de ceux qu'il veut sauver (1). A ces traits nous reconnaissons sans peine ces conquérants nouveaux qui se nomment apôtres et dont nous avons maintenant à rechercher et à vénérer les vestiges au sein des montagnes de la Rhétie.

## III

Dès les premiers temps de la conquête romaine et durant les longs siècles où la

(1) Le premier est l'évêque Agnellus de Trente, le second, Ingenuin de Sabiana ; l'un et l'autre rachetèrent un grand nombre de captifs et sont honorés comme saints dans leurs églises, bien qu'ils eussent adhéré durant un temps au

Rhétie demeura en proie aux Barbares dont les flots pressés la désolaient en passant, on vit des apôtres accourir vers elle de tous les points de l'horizon : ce fut comme une invasion de la charité. Ils semblaient s'y donner rendez-vous pour y prêcher la paix et pour élever sur tant de ruines amoncelées par les hommes, avec les temples du vrai Dieu, l'édifice durable de la civilisation chrétienne.

Que la foi n'ait pas tardé à franchir les Alpes, tout s'accorde à le prouver. S'il est certain qu'au temps de saint Justin, mar-

schisme d'Aquilée... Mais, comme le prouvent leurs historiens, ils abjurèrent le schisme avant de mourir. Saint Ingenuin fut exilé soit par les Lombarns ariens, soit par les Alemans encore païens (Cf. Bolland., 5 februar.; — Baron. *Annal.*, t. VII et VIII). — Le sol d'or (*aureus* ou *solidus*) n'apparaît chez les Romains que sous Dioclétien ou même Constantin : soixante-douze sols d'or valaient une livre d'or, et dix, une livre d'argent. Chez les Francs, la valeur varia selon les temps ; dans la loi salique, le sol vaut quarante deniers d'argent.

tyr, « il n'était plus une seule nation de Grecs ou de Barbares, de quelque nom qu'on l'appelât, qui n'adressât par Jésus crucifié des prières et des actions de grâces au Père, créateur de l'univers » (*Dial. Tryph.*); si Tertullien pouvait affirmer que les chrétiens « nés d'hier remplissaient déjà les villes, les municipes et les camps, et que les divers peuples des Gaules, non moins que les Bretons, les Sarmates, les Daces, les Germains, se soumettaient au Christ » (*Apologia*, c. XXXVII; *adv. Judæos*, c. VII); comment imaginer que la Rhétie, voisine de Rome, considérée comme faisant partie de l'Italie, n'ait ni attiré les yeux, ni tenté la sainte ambition d'aucun apôtre? Quoi! pas un ne se serait demandé où menaient ces larges voies romaines, dont l'une se dirigeait de Vérone à Augsbourg, l'autre

l'Aquilée vers les Gaules? D'ailleurs, à tous les points des frontières de la Rhétie nous voyons briller la croix : en Norique, où un saint Laurent fonde l'Église de Lorch, *in exordio nascentis Ecclesiæ,* dit une bulle d'Agapit II ; à Augsbourg, où sous la persécution de Dioclétien, l'évêque exilé de Gironna, en Espagne, saint Narcisse, convertit sainte Afra et sacre évêque le frère de cette glorieuse martyre; dans le Valais, évangélisé par les saints Maurice et Candide, et où nous trouvons l'antique église d'Octodurum, dont l'évêque Théodose assistait en 381 au concile d'Aquilée. Il y a plus, dès le temps de Néron, saint Prosdocimus prêchait Jésus-Christ dans la vallée de Sugana; probablement sous Maximin, vers 235, les saints Hermes et Evantus souffraient le martyre en Rhétie; il semble même que le sang chrétien

féconda ces montagnes sous le règne d'Adrien. Enfin, parmi ce grand nombre de soldats et de marchands que la guerre ou le commerce amenait en ce pays, et dont sans aucun doute plusieurs étaient chrétiens, ne se serait-il donc pas trouvé une seule main d'apôtre pour jeter la divine semence (1) ?

Par malheur, au milieu de l'épouvantable tourmente des invasions, en Rhétie

(1) *Annales Ecclesiæ Sabionensis* (hodie Brixinensis), authore Reschio, 1755, t. I. — *Antiq. Christ. instit.*, Selvaggio, t. I, p. 1, c. IV. — Stolberg, *Hist. de la Religion*, t. XXIII.

Sur saint Laurent de Lorch, cf. Brunner (*loc. cit.*, l. IV) et Rader, S. J., *Bavaria sancta*, t. I. — Sur saint Hermes et saint Evantus, cf. Bolland., in Januar. — Dans la vallée de Sugana, il existe une église de saint Hermes, construite à la place et avec les débris d'un temple de Diana Antiochena. — Pour les martyrs de Rhétie sous Adrien, cf. Bolland. 15 februar., *Acta SS. Faust. et Jov.* — et Resch *Annales Sabion.*, t. I, p. 21. — Saint Narcisse de Gironna traversa la Rhétie et redescendit d'Augsbourg vers les Alpes où il mourut martyr (cf. *Martyrol Roman.* 18 martii ; — Boll., eadem die).

comme ailleurs, plusieurs Églises disparurent avec les villes et leurs populations. Si d'autres parvinrent à prolonger leur existence à travers ces temps lamentables, ou bien elles furent longtemps privées de pasteurs, ou, si elles possèdent la série non interrompue de leurs évêques, trop souvent les documents font défaut, et c'est en glanant çà et là dans les trop courtes Biographies de quelques saints et dans les souscriptions des conciles que l'on parvient, pour quelques-unes d'elles, à reconstituer l'histoire de la première prédication de l'Évangile.

L'Église de Trente revendique l'honneur d'avoir appris la bonne nouvelle de la bouche même d'un disciple de saint Marc, SAINT HERMAGORAS, premier évêque d'Aquilée. Saint Marc, ayant converti cette dernière ville, lui accorda pour évêque

l'homme qu'elle avait unanimement choisi et conduisit Hermagoras à Rome pour y recevoir, avec le bâton pastoral, la bénédiction de saint Pierre. De retour à Aquilée, le nouvel apôtre signala sa sainteté par des miracles et surtout par un zèle infatigable et une admirable patience. Il envoya un prêtre et un diacre pour convertir Tergestina (Trieste), « et il faisait de même pour les autres villes..... Tous les peuples de la province d'Italie, voyant les prodiges qu'il opérait, accouraient à lui. » (*Acta SS.*, Boll., 12 julii.) Bien que ces *Actes* ne fassent pas mention de l'apostolat de saint Hermagoras à Trente, ils appuient, bien loin de la contredire, l'antique tradition des Tridentins, d'après laquelle l'évêque, accompagné de son archidiacre, saint Fortunat, serait venu lui-même leur prêcher la foi et bâtir la première église, leur

laissant pour pasteur saint Jovinus, avant de retourner à son siège et de souffrir le martyre. A la fin du *diptyque* de l'évêque Udalric de Trente, rédigé vers l'an 1020, se trouvent ces vers, écrits, il est vrai, d'une autre main, toutefois à une époque fort reculée :

Tempore quo Christus cœlorum regna rev *isit*
Discipulosque suos per mundi climata m
Tunc hamo fidei Petrus Latiam sibi ce *pit*
Atque Tridentinopolis horum verba rece

Le dominicain Barthélemy de Trente (XIIIe siècle) fait également remonter l'origine de cette Église au temps où « le son de la voix des apôtres retentit par toute la terre ; » l'historien des évêques de Trente, Janus Pyrrhus Pincius, au XVIe siècle, les *Annales de Brixen*, d'accord avec le père Schmid, au XVIIe, prennent expressément la défense de cette tradition vénérable, confirmée encore par l'usage immémorial

de célébrer à Trente la fête de saint Hermagoras comme celle du premier apôtre de la cité et du pays (1).

Coire, aujourd'hui chef-lieu du canton des Grisons, autrefois l'une des villes principales de la Rhétie, est encore remplie du souvenir de SAINT LUCIUS. Sur un rocher du Mittenberg, au pied duquel est située la ville, s'élève en son honneur une chapelle ; on montre aux environs le Sanct Lucis Steig, le Sanct Lucis Lochlin (montagne, caverne de saint Lucius) ; là, fut baptisé de son nom l'un des plus antiques monastères d'Allemagne, où, l'an 1100, les prémontrés succédaient aux bénédictins ;

(1) Sur la prédication de saint Hermagoras à Trente, outre Pincius (*Pontif. Trident.* f. 3), voy. Ughellus, *Italia sacra*, t. V, p. 585 ; — de Rubeis, *Ecclesia Aquileiensis Monument.*, c. III ; — Resch., *loc. cit.*, p. 15 ; — Schmid, *Heiliges Chronglanz von Tirol*, p. 1, lequel cite, avec plusieurs historiens, une antique inscription de la cathédrale de Trente.

le séminaire diocésain s'appelait encore saint Luzi, enfin les reliques du même saint reposent partie à Coire, partie à Augsbourg.

Quel est-il? D'après la tradition constante de ces deux Églises et le témoignage des historiens les plus anciens et les plus graves de Suisse, de Tyrol, de Bavière, etc., ce saint Lucius est un apôtre-roi, ce même roi de Grande-Bretagne, fils de Croille, baptisé vers l'an 182 par les envoyés du pape Éleuthère, les saints Fugace et Damien (ou Davien, Duvien, Dwyvan). Héritier d'un royaume meilleur, il abandonna généreusement sceptre et couronne et, « dépouillé de tout pour marcher d'un pas plus alerte à la suite de Jésus-Christ, » il traversa les Gaules, parcourut le Norique et la Vindélicie, prêcha l'Évangile aux bords du Lech et du Danube. Chassé

d'Augsbourg à coups de pierre, jeté même en un puits ou citerne d'où quelques gens compatissants le retirèrent, l'apôtre-roi reprit sa course, parut à Ratisbonne, à Juvavium (Salzbourg), et, pénétrant dans les montagnes de la Rhétie, où il convertit un grand nombre d'habitants par sa parole et ses miracles, il vint enfin se fixer, non loin de Coire, dans une caverne profonde. Ce fut là qu'il fut rejoint, dit-on, par sa sœur, la princesse Emerita, venue pour partager l'œuvre évangélique. Mais peu de temps après, saisie par les païens en l'absence de son saint frère, elle fut traînée par eux jusqu'au château de Trimonte ou Treibourg, où, brûlée vive, elle s'envola du bûcher au ciel. Lucius ne put recueillir que quelques ossements calcinés, chères reliques qu'il déposa dans une petite chapelle bâtie en l'honneur de la vierge martyre et

de saint André. Durant quelques années encore il continua son apostolat dans les vallées de la Rhétie et devint évêque de ce peuple. Il s'endormit dans le Seigneur vers l'an 200, lapidé, selon plusieurs, dans la forteresse Martiola, sur les ruines de laquelle s'éleva depuis le palais épiscopal (1).

Le P. Rader, dans son magnifique ouvrage, *Bavaria sancta*, dont les gravures de Raphaël Sadeler relèvent encore le prix, a voulu que le burin de l'artiste s'unît à sa plume de savant et de poète pour glori-

(1) Curiæ in Germania, sancti Lucii, Britannorum regis, qui primus ex iis regibus Christi fidem suscepit tempore Eleutherii papæ. (*Martyr. Rom.*, 3 nonas decembr.) — Sur sa conversion, cf. Bède, *Antiq. Britann.*, d'Usserius, etc., cité par Godescard. — Sur son apostolat en Rhétie, cf. Brunner (*loc. cit.*, l. IV) ; Schmid, S. J., *Heiliges Chron-glanz von Tirol*, Augsbourg, 1732, t. I, p. 24 ; Rader, *Bavaria sancta*, t. I, p. 13 : « De Britannico rege Lucio fides certa ex antiquissimis et primæ notæ scriptoribus » ; Reschius, *loc. cit.*, I, p. 33, qui cite Barthélemy de Trente ; le

fier saint Lucius, l'un des apôtres de son Tyrol. Il nous le montre debout, sur la place publique d'une grande ville, portant d'une main le bourdon de pèlerin terminé par la croix, de l'autre indiquant le ciel où resplendit entre les bras du Père, sous les ailes du Saint-Esprit, l'image du Sauveur crucifié; à ses pieds gisent le sceptre et la couronne; la foule l'environne, attentive, curieuse, émue, animée des sentiments les plus opposés. Au-dessous de l'image on lit ces vers que Rader composait, ainsi que tous les autres, pour l'édification et le

P.Marc Hansiz, *Germania sacra*, t. I, p. 19, qui, moins affirmatif, reproduit cependant ce passage d'Abertus Miræus : « Les fastes de l'Église romaine célèbrent saint Lucius, qui, initié à la foi de J.-C., abandonna son pays et son trône, vint en Germanie vers l'an 182, parcourut la Norique, la Vindélicie et la Rhétie et s'endormit heureusement en la ville de Coire » (*Fastes*, 21 décembre); enfin la chronique du prêtre André de Ratisbonne (apud Raderum) et le propre du diocèse de Coire, dont nous avons suivi le récit.

délassement du chevaleresque électeur de Bavière, Maximilien Ier :

Scilicet est major regnis et regibus ipsis
Spernere qui titulos totaque regna potest.
Et tamen hoc nihil est : qui spretis omnibus addit
Se quoque, cœlesti dignus honore venit.

Qu'il nous soit permis, avant d'arriver à des vies pour lesquelles les documents ne font plus défaut, d'indiquer au moins d'un mot sur quoi se fonde la prétention de l'Église de Brixen à regarder SAINT CASSIEN, le martyr d'Imola, comme son premier apôtre. — On sait comment ce saint, ayant ouvert une école à Forum Cornelii (aujourd'hui Imola), fut poursuivi dans son humble asile par l'intolérance païenne, livré aux mains des enfants qu'il instruisait, torturé par ces bourreaux moins expérimentés que cruels, dont les stylets labouraient sa chair, faisaient jaillir son sang goutte à goutte et prolongeaient

son agonie sans lui donner la mort (1). Or, avant de devenir instituteur de la jeunesse, Cassien vint-il en Rhétie prêcher l'Évangile, fut-il évêque de Sœben, antique siège transféré plus tard à Brixen ? C'est ce qu'affirme cette dernière Église qui, en qualité d'héritière de celle de Sœben, revendique l'honneur d'appeler saint Cassien son apôtre. Cette tradition ne parut pas suffisamment prouvée aux Bollandistes. Ils avaient pour correspondant en Tyrol un savant homme que nous avons déjà nommé, Antoine Roschmann, né à Hall, en 1694, secrétaire de l'*alma universitas Leopoldina* d'Inspruck, historiographe des « illustrissimes États du Tyrol, » auteur infatigable qui a laissé cent quatre-vingt-sept ou-

(1) Esto, precor, fortes et vincite viribus annos ;
Quod deficit ævo suppleat crudelitas.

(C. PRUDENCE, περὶ Στεφάνων, hymne 9.)

vrages, imprimés ou manuscrits! En l'année 1737, on attendait à Inspruck le troisième volume des *Acta sanctorum*, où l'on espérait trouver les *Actes* de saint Cassien, et tels qu'on les voulait... Il n'en était rien; Roschmann, bien renseigné, annonçait que les austères critiques rejetaient la tradition brixennoise. Ce fut un grand émoi. Roschmann fut chargé de supplier les pères d'Anvers de ne rien dire encore de saint Cassien, avant d'avoir reçu les documents qu'on s'engageait à fournir. Hélas! le P. Boschius avait déjà imprimé les *Actes*, le livre était publié! « Mais quoi! répondaient les Bollandistes, éditez vous-mêmes vos documents, et, si nous sommes convaincus, nous rapporterons volontiers la sentence. » Roschmann se mit à l'œuvre avec ardeur, imprima un in-quarto, écrivit deux in-folio restés manuscrits, mais

sans parvenir à dissiper les ténèbres. Ce qui n'empêcha pas un autre savant tyrolien, Joseph Resch, préfet du gymnase épiscopal de Brixen, de soutenir quinze ans plus tard la même thèse et d'établir les conclusions suivantes : 1° il est certain qu'*un saint Cassien fut l'apôtre de Sœben,* ce qu'il prouve par un grand nombre de manuscrits, inscriptions, etc., où toujours ce nom est attribué au fondateur de cette Église ; 2° *ce saint Cassien fut évêque;* ce qu'il démontre de la même manière. Après quoi, répondant à l'argument *négatif* de Boschius, fondé sur le silence du poète Prudence et de saint Pierre Chrysologue, il fait observer que le grand docteur ne connaissait du martyr d'Imola que ce qu'en avait raconté le poète, lequel tenait tous les détails d'un sacriste de l'Église de saint Cassien, dont la mémoire ou la science pou-

vait fort bien être en défaut ; 3° enfin, ce *saint Cassien de Sœben est le martyr d'Imola.* C'est la tradition des Églises d'Imola et de Brixen. C'est à ce titre que dès le VII^e siècle, il est honoré en Tyrol comme en Bavière ; c'est à son apôtre que Brixen se reconnaît redevable de miraculeuses faveurs ; c'est lui que le duc Theodo prétendait honorer en bâtissant à Ratisbonne l'église qui porte encore son nom...

*Videant docti ?* Ce qui est assez singulier, c'est que la tradition brixennoise se trouve résumée dans une hymme chantée à Todi, en l'honneur d'un autre saint Cassien (Rader en compte jusqu'à sept différents), confondu avec le martyr d'Imola :

Accepit illum Brixina
Pastorem primo nobilem
Vita, doctrina, moribus,
Quam custos rexit optimus.

Furore donec impio
Illis expulsus sedibus,
Ducente sancto Spiritu,
Cornelii foro constitit.

Pastor et doctor inclytus
Humanas docet litteras,
Ut vera Christi dogmata
Tenellis serat animis... (1).

Avec SAINT VIGILE de Trente, l'histoire de la propagation de l'Évangile en Rhétie entre en pleine lumière, ou du moins, si quelque obscurité règne encore, elle n'enveloppe plus que les détails d'une importance secondaire. Outre les *Actes* du saint évêque publiés par les Bollandistes (au 26 juin) d'après les exemplaires du monastère de Saint-Maximin de Trèves et de la Chartreuse de Cologne, et contrôlés par Joseph

(1) Pour l'apostolat de saint Cassien à Sœben, Resch, *loc. cit.*, I, p. 7 seq.; Schmid, Rader, qui soutient, contre Baronius, que saint Cassien souffrit vers 304, sous Dioclétien, et non sous Julien l'Apostat en 362; — Roschmann, *Conjecturæ pro asserendo Episcopatu sancti Cassiani...*, Brixen, 1748, in-4°.

Resch dans ses *Annales de Sœben* à l'aide d'un manuscrit de la bibliothèque capitulaire de Vérone et d'un autre du XIe ou du XIIe siècle, trouvé par lui à Brixen, nous possédons encore une vie composée par le dominicain Barthélemy de Trente; *les Actes des trois martyrs de Nonsberg*, disciples de notre saint; de nombreux travaux dus à divers historiens du pays, mais surtout les témoignages les plus précieux fournis par saint Ambroise, saint Augustin, saint Maxime de Turin, saint Vigile lui-même.

Sous le règne de Gratien, de Valentinien et de Théodose, vint s'établir à Trente une noble famille romaine, composée de trois jeunes gens, Claudien, Majorien, Vigile, et de leur mère, Maxentia. Tous furent plus tard placés sur les autels par la piété reconnaissante des peuples; mais

celui qui devint surtout la gloire de sa famille, de sa patrie d'adoption et de l'Église universelle, ce fut Vigile. Encore adolescent, il avait étudié les lettres humaines à Athènes où, quelques années plus tôt (343), Basile et saint Grégoire de Nazianze étaient venus apaiser « leur insatiable désir d'apprendre (1). » Trente admira bientôt la vertu précoce de l'étranger et lui conféra ainsi qu'à ses frères, le titre et les droits de citoyen; bien plus, les fidèles, à la mort de leur évêque, proclamèrent Vigile son successeur. Il n'avait que vingt ans; mais, vénéré des vieillards eux-mêmes, en vain objecta-t-il sa jeunesse, il dut se rendre au vœu de sa patrie nou-

(1) Athènes ne perdit sa gloire qu'au v^e siècle, après avoir été saccagée par Alaric; dès lors, « les marchands de miel occupèrent le sanctuaire des sages, » dit Synésius (Épist. CXXXVI ad fratr.).

velle, surtout aux ordres de saint Valérianus, évêque d'Aquilée, accouru pour consacrer le jeune saint dans une église hors des murs (387 ou 388). Cette circonstance, jointe à ce qui va suivre, montre que si les catholiques furent unanimes dans le choix de leur premier pasteur, ils ne formaient encore à Trente qu'une minorité faible, persécutée, à qui les païens et les ariens défendaient de posséder un temple à l'intérieur de la ville (1). Trop sage pour

(1) L'élection d'un *étranger*, quoi qu'en dise Tillemont (*Mém. ecclés.*, X), n'avait rien d'insolite; les frères Ballerini prouvent que rien n'était plus ordinaire. Le même Tillemont le fut à vingt-deux ans; saint Grégoire le Thaumaturge et plusieurs autres furent également élus fort jeunes (cf. Galland, ap. Migne, *Patrol. latin.*, XIII, p. 543). — D'après les *Actes* et le *Diptyque* d'Udalric, Vigile aurait succédé à Astérius. Il paraît, au contraire, qu'il eut pour prédécesseur immédiat Abundantius, qui assistait en 381 au concile d'Aquilée (Galland). — Jusqu'à Vigile ou jusqu'à ses deux prédécesseurs, les quatorze évêques que l'on compte depuis saint Jovin étaient plutôt des délégués de l'évêque d'Aquilée (Resch, I, p. 15; Schmid, I, 71).

se fier à sa propre sagesse, Vigile supplia saint Ambroise de lui envoyer ses conseils. Le grand évêque de Milan lui adressa une lettre, qui est un long et beau traité (Epist. XIX class. 1ª; alias 70). « Vous vous êtes, comme il le fallait, édifié vous-même, lui dit-il, puisqu'on vous a jugé digne d'une charge si grande; reste donc à vous indiquer comment vous pourrez édifier autrui. Avant tout, connaissez bien l'église qui vous est confiée, et prenez garde qu'elle ne souffre quelque dommage par le mélange avec les gentils... » Puis il l'engage à prendre en main la cause des pauvres, des mercenaires auxquels on refuse leur salaire; car « nous sommes nous-mêmes les mercenaires de notre Dieu, attendant de lui le prix de notre travail ; » de combattre l'usure, de rappeler à tous les devoirs de l'hospitalité

généreuse, volontaire, car « de simples légumes, assaisonnés par la bonne grâce et l'amitié, valent mieux qu'un festin splendide où ne préside point la charité ; » enfin de s'opposer à la contagion des mariages mixtes. Et en terminant : « Adieu, dit-il, aimez-nous, car nous vous aimons. »

Vigile, sur les pas d'un tel guide, se livra aux travaux apostoliques avec l'ardeur d'un jeune homme et la maturité d'un vieillard. Sa mère et ses frères furent les premières conquêtes de son zèle, soit qu'il les ait convertis à la foi, comme semblent l'indiquer les *Actes,* soit plutôt que par sa parole et son exemple il les attirât à la pratique des plus hautes vertus. L'antique cité de Saturne ne se montra pas non plus rebelle à sa prédication; chaque jour, à la voix du nouvel

apôtre, Trente voyait grandir le nombre des croyants et bientôt la ville tout entière fut catholique. Cependant les païens étaient répandus encore dans la plupart des vallées tridentines, surtout du côté de Vérone et de Brescia. Vigile réunit donc un jour autour de lui ses prêtres et ses diacres et leur dit : « Frères bien-aimés, il n'est pas bon d'enfouir, serviteurs paresseux, les talents que le Maître nous a confiés ; mieux vaut les faire fructifier au double, afin de mériter la joie du Seigneur au jour de sa venue. Quant à moi, je suis prêt à mourir pour Celui qui a daigné mourir en croix pour moi et je ne souffrirai pas que d'autres m'enlèvent la couronne qui m'est préparée. » Il partit, parcourut les cantons idolâtres de son diocèse et, avec l'autorisation de Syagrius de Vérone et de l'évêque de Brescia, qui était

alors saint Phylastrius ou son successeur saint Gaudentius, il prêcha aussi sur le territoire de ces deux églises, convertit partout un grand nombre d'âmes et bâtit plus de trente sanctuaires en l'honneur du vrai Dieu.

Mais son cœur, que la charité de Jésus-Christ pressait, ne savait jamais dire : C'est assez. La belle et fertile vallée d'Anaunia (Val di Non, Nonsberg), était encore au pouvoir de Satan. Vigile prit pour compagnon le diacre Sisinius, noble vieillard venu de la Cappadoce, le lecteur Martyrius, Grec d'origine et naguère soldat, et le jeune portier Alexandre, frère de Martyrius. Quelle fut la douleur de cette troupe apostolique en voyant « cette contrée entière, comme parle saint Vigile lui-même, peuplée de démons, d'Anubis et d'autres monstrueuses idoles, et Dieu

partout étranger ! » Quelle fut sa joie, quand elle put grouper du moins quelques fidèles autour d'un modeste autel! L'infatigable évêque, leur laissant ses trois saints amis pour guides, reprit le chemin de Trente, où il s'occupait d'élever sur le forum une grande église.

Quelque temps plus tard, comme il contemplait l'édifice grandissant, tout à coup il aperçut au milieu des airs trois âmes glorieuses portées par les anges et volant vers le ciel. Les palmes et les couronnes indiquaient des martyrs et une voix intérieure lui disait : Ce sont tes frères d'Anaunia. Aussitôt il se lève, il veut aller recueillir leurs dépouilles, convertir leurs bourreaux, ou mourir lui-même pour les sauver. « O Père ! où allez-vous, lui disaient les siens; voyez, les brebis de ce bercail ne sont point toutes

réunies au Christ... » Mais lui frémissait en esprit, on ne put le retenir.

La mystérieuse vision ne l'avait point trompé. — Un jour, selon la coutume païenne, les paysans de la vallée, le front couronné, couverts d'habits de deuil, faisaient autour des champs nouvellement ensemencés la procession solennelle nommée ambarvale et se disposaient à immoler plusieurs victimes à Saturne (1).

(1) *Lustrale* malum cuperent educere scena ferali, ac *sata nascentia* non tam protererent quam fœdarent, Christi quoque germina calcaturi, luctuosis ornamentis *coronati*, ululato *carmine* diaboli... (Epist. Vigilii ad Joannem Chrysostomum, apud Migne, *Patr. lat.*, XIII.) Plusieurs poètes ont écrit les *ambarvalia* (arva ambire) :

Pagus agat festum, pagum *lustrate* coloni.
(OVIDE. *Fastes.*, I, 970 seq.)

Terque nova circum felix eat hostia fruges
Omnis quam chorus et socii comitentur ovantes,
Et Cererem clamore vocent in tecta, neque ante
Falcem maturis quisquam supponat aristis,
Quam Cereri, torta redimitur tempora querca,
Det motus incompositos et carmina dicat.
(VIRGILE, *Georg.*, I, 339 seq.)

On frappait du pied trois fois la terre : « Ter pede terra ferit carmina » (HORACE), et l'on chantait des vers an-

Comme ils voulaient entraîner les nouveaux chrétiens avec eux, Sisinius et ses deux compagnons accourent et remontrent à ces malheureux la folie et l'impiété de leur culte. Mais ceux-ci, furieux, les accablent de mauvais traitements, Sisinius surtout, qui tombe demi-mort et n'est qu'à grand'peine transporté à sa cabane. Le lendemain, aux premiers rayons du jour, Martyrius et Alexandre, après avoir chanté matines, prodiguaient leurs soins au vieillard mourant auquel ils n'avaient à offrir

tiques, en langue étrusque, que les Romains eux-mêmes ne comprenaient plus. Mais, disait Quintilien, « religio mutari vetat et consecratis utendum est. » Cette procession était faite à Rome par les frères *Arvales*, institués par Romulus (Aul. Gell., VI, 7). Les paysans d'Anaunia sacrifiaient, d'après les *Actes* des trois martyrs, plusieurs sortes d'animaux : « diversorum pecorum pompa. » Ainsi, outre la victime des *Arvalia* offerte à Cérès, une truie pleine, — ils en immolaient d'autres à cette foule de dieux dont parle saint Vigile et dont on a retrouvé les nombreuses inscriptions dans leur vallée.

qu'un verre d'eau, quand tout à coup la populace païenne se précipite vers l'humble église que Sisinius avait bâtie, brise les portes, chasse les fidèles, profane, pille, détruit tout, sans épargner même les murs. « La religion est en proie, s'écrie saint Vigile dans sa lettre à saint Chrysostome ; le Christ est persécuté dans tous les siens ; mais parmi ces violences, la foi a son spectacle. » Sisinius, déjà couvert de blessures, expire sous les coups de haches, de lances et de pieux aigus. On lui attache alors au cou une de ces clochettes que portent les troupeaux et l'on traîne par les pieds ce corps sans vie devant la statue de Saturne. Martyrius, qui un peu auparavant, attiré par l'effroyable tumulte, avait quitté le chevet de son ami, fut surpris par les païens, dans un petit jardin contigu à l'église. « On le vit, poursuit saint Vigile,

on le vit, le futur martyr, captif et libre, rendant grâces à chaque blessure, le corps meurtri, l'âme tranquille et purifiée dans son sang... Transpercé lui aussi de pieux aigus, on le traînait vers l'idole ; mais il mérita d'expirer victime avant d'arriver à l'autel de Satan. Alexandre reçut de Dieu l'honneur de la troisième couronne... ; un lent supplice lui fut réservé, il sentit chacune de ses douleurs et fut jusqu'au bout spectateur de son martyre. » Les pieds liés, la face contre terre, vivant, il fut violemment tiré à travers les rochers et les broussailles avec les cadavres de ses deux amis, laissant à chaque pas quelques lambeaux de sa chair palpitante.

Non loin du village que les *Actes* appellent Metho (aujourd'hui Meckel), près du lieu où s'élève le bourg actuel de Cles, chef-lieu du Val di Non, s'étend une assez

vaste plaine connue sous le nom de champs « noirs, » *die schwarzen Felder*, et couverte encore à cette heure d'une profonde couche de cendres, d'ossements humains et de débris de sépulture. Là les paysans de Nonsberg, mêlant le culte de Saturne aux cérémonies des funérailles, brûlaient les cadavres de leurs parents et immolaient des victimes au dieu du temps qui présidait à ces lugubres fêtes. Là fut conduit le jeune Alexandre ; les poutres de l'église renversées avaient été entassées devant le temple et formaient un bûcher où furent d'abord jetés les corps des deux martyrs. On lui offrait la vie, s'il voulait adorer l'idole. Mais lui n'aspirait qu'à voir Jésus-Christ et ses compagnons dans le ciel : on le précipita vivant dans les flammes (1).

(1) C'était un vendredi, et, d'après Pagi et le P. Papebroch, le 29 mai 397.

« O flammes vraiment saintes, s'écrie saint Maxime de Turin ! elles ont reçu les martyrs, non pour leur nuire en les consumant, mais pour préserver leurs dépouilles de tout contact sacrilège. » Et ailleurs, faisant allusion à la timidité des fidèles de Nonsberg, qui n'avaient su ni défendre ni suivre leurs apôtres, le même éloquent docteur leur adresse, ainsi qu'à tout chrétien lâche, cette grande leçon : « Ce n'est point mon affaire, dis-tu ! tu te trompes ; tu ne sais pas, non, tu ne sais pas que la cause de Dieu, c'est notre cause à tous : *Causa Dei, causa cunctorum est.* » (Serm. I et II, *de sancto Alexandro et sociis.*)

C'est bien ainsi que l'entendait saint Vigile. Quand il arriva au bord du torrent qui arrose la vallée d'Anaunia : « Quittons nos chaussures, dit-il à son diacre, pas-

sons à l'autre rive, *ut nudam gentem nudi aggrediamur.* » Dieu combattit pour son apôtre. « Croyez, frère, aux yeux d'un frère, écrivait-il plus tard à saint Jean Chrysostome ; une épaisse nuée a couvert ce pays de ténèbres ; tout proche de la terre éclatait la foudre ; à plusieurs reprises a retenti un horrible fracas, tandis qu'étincelaient des éclairs plus éblouissants que le feu ; on eût dit que le ciel avait conscience du sang versé... C'est ainsi que Dieu s'affirme pas ses œuvres et se fait en toute rencontre le compagnon des siens. Oui, je le confesse, j'ai été spectateur de ces prodiges, j'ai fait la garde auprès des cendres des martyrs ; moi qui n'ai pas mérité de partager leur sort, j'ai senti ce que valent les biens auxquels je n'ai pu parvenir. » Sa parole, accompagnée de tels miracles, toucha des cœurs

jusqu'alors obstinés, et Vigile eut le bonheur de voir ce peuple pleurer son crime et recevoir le baptême. Ce fut sans doute à son intercession que l'empereur Honorius consentit à pardonner aux meurtriers. Mais l'idole fit place à la croix ; les débris du temple de Saturne servirent à la construction d'une église autour de laquelle se groupèrent un grand nombre d'habitants et qui donna son nom au nouveau village de Cles (*Ecclesia*). L'évêque leur laissa quelques reliques des trois martyrs, emportant avec lui le reste de ce trésor, dont il fit trois parts : l'une réservée à son église de Trente, les deux autres destinées à saint Jean Chrysostome et à saint Simplicianus, successeur de saint Ambroise (1).

(1) Les reliques des martyrs de Nonsberg furent distribuées en plusieurs lieux. Celles que saint Vigile avait rapportées à Trente furent, en 1472, transférées, par l'évêque

Voilà ce qui se passait au fond d'une vallée du Tyrol, il y a quatorze siècles ; trois hommes y mouraient pour leur foi, et tout aussitôt leurs meurtriers convertis

Jean Hindernach, dans l'église de San-Zeno (corruption de *Sanctus Sisinius*), village situé en face de Cles, à l'entrée de la vallée de Saint-Romédius. D'autres furent portées à saint Jean Chrysostome avec la lettre de l'évêque de Trente, par « un homme illustre, » nommé Jacobus, auquel saint Vigile donne le titre de comte. C'était peut-être le comte ou gouverneur de Rhétie. Vigile avait pu connaître en Orient le grand docteur qui, du reste, était métropolitain de la Cappadoce, patrie de saint Sisinius. Les reliques, reçues par saint Simplicianus, de Milan, furent déposées dans l'église bâtie par saint Ambroise et où son successeur fut enterré. En 1582, saint Charles fit une translation solennelle de ces reliques. — La grâce accordée par Honorius aux meurtriers est un fait attesté par saint Augustin : « Hoc de clementia imperatoris impetrare curabimus, ne passiones servorum Dei quæ debent esse in Ecclesia gloriosæ inimicorum sanguine dehonestentur. Scio enim in causa clericorum *Anauniensium* qui occisi a gentilibus nunc martyres honorantur, imperatorum rogatum facile consensisse, ne illi qui eos occiderant et capti tenebantur pœna simili punirentur. » (Epist. CLVIII, *ad Marcellin.*, alias CXXXIX.) — Pour le lieu du martyre, nous suivons le comte Giovanelli (*Beiträge...*, IV, p. 61 et seq.).

se prosternaient sur leur tombe et l'humble sanctuaire naguère détruit par leurs mains, ils le rebâtissaient sur les ruines du temple et les débris de l'idole. Ce fait n'est-il pas un *abrégé* de l'histoire universelle de l'Église? La persécution sévit, le sang coule, les murailles saintes s'ébranlent et tombent... Tout à coup la scène change, la victime triomphe et le persécuteur est vaincu. C'était sans doute ce que voulaient signifier les chrétiens d'autrefois quand, renversant les autels des faux dieux, ils avaient soin d'en placer les pierres au seuil du lieu saint. A l'église de Cles, par exemple, on peut lire, incrustée dans le mur, cette antique inscription : IMPERATORE. TRAIANO. CAESARE. AVGVSTO. GERMANO. DACICO. PONTIFICE. MAXIMO. QVINTVM. LVCIO. APPIO. MAXIMO. SECVNDUM. CONSVLIBUS... Suivent les noms des prêtres de

Saturne, qui ont consacré le temple à leur dieu et mis l'un et l'autre sous la protection de César. — Il a suffi de quelques gouttes de sang chrétien pour ruiner leur ouvrage ; mais ce qu'ont fondé les apôtres de Jésus-Christ est encore debout. Aussi le vieil auteur des *Actes* de nos trois martyrs, pour conclure son récit, ne trouve-t-il rien de mieux que cette formule magnifique : *Hæc peracta sunt..., Deo et Domino nostro Jesu Christo regnante, cui gloria in secula seculorum.* En définitive, c'est toujours et partout à Lui que reste la victoire, car c'est de Lui seul qu'il est écrit : *Il faut qu'il règne !*

Vigile voyait désormais la foi et la piété fleurir dans tout son diocèse, à l'exception de la seule vallée de Rendena, située aux limites du territoire de Trente, du côté de l'Italie, lieu sauvage, traversé par le cours

impétueux de la Sarca et qu'enferment de toutes parts de hautes montagnes à pic. Le saint évêque qui, depuis qu'il avait achevé sa grande église, « asile du Christ, » y passait les jours à prier, à guérir les malades, à délivrer les possédés en imprimant sur leur front le signe de la croix, ne voulait pas mourir avant d'avoir renversé dans son diocèse la dernière idole. Or Rendena, dépendant d'un homme fort riche et ennemi juré du christianisme, adorait encore une grande statue d'airain représentant Saturne. « Pourquoi donc, nous, ouvriers appelés dès la première heure, demeurons-nous oisifs tout le jour ? dit Vigile aux siens ; courons à la vigne du Seigneur et travaillons à lui plaire. » Et s'armant du signe de la croix, suivi de ses deux frères, Claudien et Majorien, et d'un prêtre nommé Julien, il sortit de la ville.

Les magistrats et tout le peuple l'accompagnèrent jusqu'au delà du pont qui traverse l'Adige et lui dirent adieu, sans savoir qu'ils ne le reverraient plus. A mesure qu'il avançait, les montagnards accouraient à sa rencontre, et ces hommes naguère intraitables, doux et dociles aujourd'hui, s'agenouillaient pour recevoir de ses mains saintes le corps et le sang du Seigneur. Quand il arriva sur les hauteurs qui dominent la profonde vallée de Rendena et qu'il aperçut l'idole, le prêtre de Dieu ne put contenir son zèle. Le jour paraissait, Vigile offrit d'abord le sacrifice non sanglant, non loin du lieu où il allait bientôt s'offrir lui-même en sanglant holocauste, et durant l'action sainte on l'entendit s'écrier, les yeux au ciel : « O Christ ! je te rends grâce ; ce que je désirais de toi, je l'ai trouvé ; voici que de mes yeux je

vois en ta main ce qui m'est réservé. » Tous écoutaient sans rien voir, mais en versant des larmes. Les mystères une fois achevés, Vigile court avec ses compagnons vers la grande idole, la jette à terre, la brise, en précipite les fragments dans la Sarca. A la nouvelle de l'affront fait au dieu qu'ils « adoraient d'après l'antique usage de leur nation, » les paysans, armés de dards, d'instruments de labour et de pierres, s'élancent en poussant des cris de bêtes fauves. Debout sur le piédestal de marbre, le saint, les voyant venir, se mit à prêcher le vrai Dieu. Assiégé de toutes parts, déjà blessé, il ne cessa d'annoncer Jésus-Christ que lorsque ces furieux l'eurent accablé d'une grêle de coups et renversé sur le sol, baigné dans son sang. Alors, levant les yeux au ciel, il rendit grâces, bénit les siens et remit à Dieu son

âme. — C'était, disent les *Actes*, sous le consulat de Stilicon, par conséquent en 400, suivant les uns, ou plus probablement en 405, selon les autres, Stilicon ayant été consul à ces deux dates.

Échappés par miracle à la mort, les deux frères du martyr, quand les païens se furent retirés, recueillirent pieusement ce corps sanglant qu'ils baignaient de leurs larmes et, le déposant sur le cheval de l'évêque, ils reprirent en toute hâte le chemin de la ville. Les néophytes du territoire de Brescia les attendaient en armes au bord de la Sarca, voulant s'emparer de force des saintes reliques. Ce ne fut pas sans peine que les fugitifs calmèrent l'ardeur de cette dévotion indiscrète, et, leur donnant en souvenir un vase d'argent qui avait appartenu à l'évêque, ils poursuivirent leur voyage. Comme ils approchaient

des portes de Trente, tout le peuple accourut à leur rencontre, les démons crièrent par la bouche des possédés : « Voilà le saint ! voilà le martyr du Christ qui revient vainqueur ! » Ce fut un triomphe.

Trois jours après sa mort glorieuse, saint Vigile fut enterré dans l'église élevée par lui en l'honneur des saints Gervais et Protais et qui depuis porta son nom. Ses deux frères continuèrent après lui l'œuvre apostolique, et méritèrent par leurs vertus d'être mis au rang des patrons de la cité. La sainte veuve Maxentia se retira au bord du lac de Toblin, près du village de Maianum, ou elle passa le reste de ses jours dans la retraite et la prière. Ce lieu, nommé depuis Santa-Massenza, conserva ses reliques jusqu'à l'année 1130, où l'évêque Altmann les réunit à celles de ses

trois fils dans la cathédrale qu'il avait rebâtie (1).

Les *Actes* du saint évêque, écrits par les témoins de son martyre, avaient été transmis « selon l'usage, » au Pontife romain (saint Anastase Ier, mort en 402, ou son successeur saint Innocent Ier, suivant la date adoptée pour la mort de saint Vigile). Le Pape les reçut avec une vénération profonde, et, comme en ce même temps les Barbares ravageaient l'Italie, il dit à l'empereur qui se disposait à les combattre : « Bon empereur ! prends avec toi la *Geste* de Vigile martyr, évêque de la cité tridentine, afin que sa vertu éclate parmi les peuples. » César, plein d'une grande joie, ordonna de fixer ce signe de victoire à la hampe d'un étendard, attaqua

(1) Cf. Bolland., 6 et 15 martii, 30 aprilis ; — Schmid, I, 61. 88 ; — Resch, I, 186-237.

les ennemis et leur fit éprouver une si honteuse défaite, que peu d'entre eux échappèrent à la captivité ou à la mort (1).

Mais la gloire du saint n'eût pas été complète, s'il n'eût, lui aussi, converti ses bourreaux. Il en fut ainsi, et une église, consacrée en son honneur, s'éleva presque aussitôt à la place de la statue de Saturne qu'il avait renversée. Toutefois, bien que devenus bons chrétiens, les paysans de Rendena inspirèrent, durant des siècles, à cause du crime commis par

(1) Mabillon, *Præfat. in sec. V*, nº 93. Ces Barbares, que les actes nomment Almans, étaient surtout les Goths de Radagaise, vaincus, en effet, près de Florence, en 405 (Cf. Baronius, ad an. 486 ; — S. Aug. *Serm. XXIX in Luc.* et *Civit. Dei*, l. V, c. XXIII ; S. Paulin de Nole. — *Natal.* 12 *sancti Felicis.*) A la même époque, d'après Resch, les Alemans et les Alains ravageaient aussi l'Italie. Tous ces peuples sont donc compris à la fois sous un même nom dans les actes.

leurs pères, une telle répulsion aux habitants de Trente, que neuf cents ans plus tard, au témoignage de Barthélemy de Trente, l'évêque refusait la bénédiction à ceux qu'on disait les descendants des principaux meurtriers. D'après Pincius, le théâtre du martyre fut depuis lors appelé Mortaso (à morte), nom qui rappelle une légende tyrolienne que voici. Lorsqu'en ce lieu le Bienheureux fut lapidé par les païens, non seulement on lui jeta au visage ces énormes sabots ferrés en usage en ce pays, mais les femmes elles-mêmes lancèrent tout ce qui leur tomba sous la main, tout, jusqu'aux pains de seigle qu'elles tenaient en réserve. Or le pain est « le don de Dieu ; » le perdre, est une profanation, et, s'il tombe à terre, on s'empresse de le baiser avec respect. Ces méchantes femmes commirent donc à la

fois deux sacrilèges, méprisant le don et frappant le ministre de Dieu. Le saint, à cette vue, gémit... Et depuis lors, le pain est toujours fort mauvais en ce village ; car c'est un proverbe : *A Mortaso non si leva il pane.* Puisque nous en sommes aux récits populaires, on dit encore qu'un jour saint Vigile, poursuivi par les païens aux environs de Cadine, se trouva tout à coup en face d'un immense rocher à pic qui lui barrait le passage. Lui, s'adressant à Dieu, pose la main sur le rocher qui s'entr'ouvre aussitôt. On voyait encore, il y a peu d'années, à l'entrée d'une gorge étroite par où s'écoule l'*acqua della Vela*, comme l'empreinte d'une main que le peuple nommait « la main de saint Vigile. » Selon une autre tradition, le rocher s'ouvrit devant les frères du martyr, quand ils rapportèrent ses reliques à

Trente et qu'ils s'écrièrent : *Apritevi, o Sassa! che san Vigilio passa!* (1) Sans doute, avant d'admettre la vérité de ces faits merveilleux, l'histoire leur voudrait un fondement plus solide que les *on dit* populaires ; toutefois, à un autre point de vue, ces légendes ont leur valeur : elles ressemblent à ces capricieux ornements de nos vieilles cathédrales où l'œil inattentif ne voit qu'un vain jeu de l'art encore dans l'enfance. Mais étudiez de près ce monde de bizarres et de gracieuses figures : c'est un beau poème qui se déroule à vos regards... Ainsi le peuple, surtout le peuple des montagnes, artiste et poète plus qu'on ne croit, a sa manière de peindre ses héros, qui, dans un pays de foi, sont principalement les saints. Naturelle-

(1) Zingerle, *op. cit.* p. 353 seq.

ment conteur, il se plaît à parer leur histoire de merveilleux détails, où presque toujours on retrouve sans peine l'expression vive de son amour pour eux, de sa foi en la divine providence et aussi de son caractère et de ses mœurs.

FIN